

Dans notre numéro d'avril, nous avons rendu hommage à Jean Ferrat, disparu le 13 mars, en insistant sur la portée de sa chanson *Nuit et Brouillard* qui avait, écrivions-nous, « réveillé la mémoire et les consciences ». Daniel Simon approfondit la réflexion en analysant ci-dessous les circonstances de la création de cette chanson, sa teneur et son impact durable.

« Nuit et Brouillard », une chanson dans notre boîte à outils

Lorsqu'il crée *Nuit et Brouillard*, en 1963, Jean Ferrat la joue bravache. En pleine « vague yéyé », on imagine le sort que les producteurs avaient promis à cette chanson : discordance des temps, provocation et faute de goût, même au pays de Beaumarchais, où « tout finit par des chansons ». Au chapitre des chansons graves, eût-il été plus convenable, sinon plus audible, de glisser pudiquement le souvenir des camps tel un lâcher de colombes ? C'est au contraire une posture combative qui s'affiche : « Je twisterais les mots s'il fallait les twister / Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez » ! Qui d'entre nous ne connaît - un demi-siècle plus tard... ! Dans un entretien paru en 2004 dans *L'Humanité*, Jean Ferrat assure qu'on dansa, dans les boîtes de nuit, sur sa chanson, et qu'il en ressentit d'abord une certaine gêne...

Une chanson est un objet culturel à part entière, digne d'attention, même les bluettes. Elle est l'objet d'une perception aléatoire et volatile, sous le règne de l'éphémère, mais cependant s'incruste dans les mémoires, et se révèle, avec le recul, un évident marqueur de l'air du temps - ceci vaut aussi pour les plus apparemment insipides d'entre elles. *Le Temps des cerises* est né sur le registre de la romance sentimentale, quatre ans avant que la participation de son auteur, Jean-Baptiste Clément, à la Commune de Paris, ne propulse cette chansonnette dans la geste politique, sur le mode de l'allégorie, en même temps que sur les barricades, et elle devient rapidement, par un hasard de l'histoire, quelque chose comme un hymne mémoriel et un marqueur idéologique. Quoi qu'on ait dit, ce n'est pas le chemin inverse qu'accomplit *La Marseillaise* lorsque Gainsbourg s'en empare : face aux cabales franchouillardes en uniforme qui entendent se dresser contre la provocation d'un iconoclaste, l'hymne précisément conserve ou réveille sa verdeur imprécatrice, sur le rythme reggae et dans la bouche de celui dont le père avait porté l'étoile jaune. De même lorsque Trénet chante, sur Radio-Paris en 1942, *Le Temps des cerises*, sur un tempo et des timbres jazzy, message subliminal qui instille le désir du lointain libérateur américain...

Ou encore, voit-on bien le travail idéologique qu'accomplissent insidieusement les plus apparemment ineptes des chansons « yéyé », en 1963 justement ? Désaliénés (si nécessaire) des effets d'une machine sonore entêtante et d'une écoute fusionnelle, nous décodons mieux, avec le recul, les consignes martelées par une quelconque Sheila : « *T'es plus dans l'coup papa* », « *L'école est finie* », « *Moi qui ne suis rien qu'une petite fille de Français moyens* », « *Viens danser le Hully Gully* » et autres endoctrinements juteux au jeunisme consumériste, au decervelage

volontaire, au discrédit de la mémoire. Proclamer que « *tout finit par des chansons* » n'est donc pas dire que tout se noie dans l'insignifiance. Travail idéologique tous azimuts : l'ineptie est une ruse.

En quatre strophes, que de réalités rapportées...

Nuit et Brouillard occupe parmi nous, sinon officiellement du moins dans l'usage public, à peu près la fonction d'un hymne du souvenir de la déportation, en tout cas d'un objet rituel de référence : actuellement encore, la chanson de Ferrat est fréquemment requise dans des circonstances cérémonielles et comme outil de sensibilisation pédagogique. Le chanteur mentionnait il y a peu les nombreuses sollicitations des établissements scolaires dont il continuait d'être l'objet.



COUVERTURE DE LA PARTITION DE *NUIT ET BROUILLARD* (PAROLES ET MUSIQUE DE JEAN FERRAT, 1963).

Comme toute chanson, *Nuit et Brouillard* est d'abord un texte - servi, consubstantiellement, sur un tempo et une mélodie. Ferrat appartient à la tradition française du cabaret, si prolifique et remarquable après la guerre et qui manque se fracasser sur le mur yéyé. En quatre strophes, que de réalités rapportées, en des séquences étonnamment exactes et précises, évoquant les convois, l'extrême violence, l'entreprise de déshumanisation, la diversité significative des déportés, l'exigence de mémoire ! Discours frontal : sans euphémisme ni duplicité des registres d'expression.

Bien peu savaient, à l'époque, que Jean Tenenbaum honorait ainsi, incidemment, le souvenir de son père mort à Auschwitz. En vérité, il est remarquable que nulle allusion autobiographique ne réduise le champ. La représentation de la mémoire des camps vise explicitement la globalité, celle même qui est appréhendée dans *Nuit et Brouillard*, le film d'Alain

Resnais (1956), texte de Jean Cayrol (rescapé de Mauthausen-Gusen), musique de Hans Eisler (compositeur antinazi réinstallé et honoré en RDA), film dont Ferrat a obtenu l'autorisation de reprendre le titre.

Une perception globale de la Déportation

Une âpre controverse s'est déclenchée en 2005, à cause d'un article publié dans *L'Arche* (mensuel du judaïsme français, n° 563-4), dans lequel son directeur Meir Waintrater, tout en prenant soin de noter s'être intimement nourri plus jeune de la chanson de Ferrat, ajoute qu'« *aujourd'hui, un tel texte serait attaqué pour négationnisme implicite* » : pour n'avoir pas désigné la singularité du judéocide. Les deux faits sont avérés :

l'extermination des juifs. Vous osez le faire. J'ai envie de dire : "Tant pis pour vous", mais je vous rappelle que justement, Nuit et Brouillard est dédié à toutes les victimes des camps d'extermination nazis quelles que soient leurs religions et leurs origines, à tous ceux qui croyaient au ciel ou n'y croyaient pas et bien sûr, à tous ceux qui résistèrent à la barbarie et en payèrent le prix. »

Une perception de cette histoire priviliégiant la globalité est-elle, aujourd'hui, légitime encore et tenable ? La connaissance historique a beaucoup progressé, établissant le caractère singulier et la signification extraordinaire des moyens mis en œuvre pour le génocide, d'où le vocable hébreu et néanmoins problématique sous lequel, à l'instigation de Claude Lanzmann, elle prétend être désormais désignée : « *Shoah* », catastrophe. Des passions et des crispations idéologiques se surajoutent, polluant parfois le jugement. Ferrat a-t-il eu tort de ne pas vouloir que la question fût ainsi posée ? Il ne se la posait pas pour lui-même ! Et l'on peut comprendre le coup de sang qui le saisit lisant que c'est « *en tant que Français communiste, et bien que de père juif, [qu'il] avait intériorisé la minoration de la persécution des Juifs - alors même que son propre père est mort en camp d'extermination* ». Ferrat accuse son contradicteur de « *faire un compte dérisoire* » des juifs parmi les pré-noms et des divinités que mentionne la chanson (« *Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel / Certains priaient Jésus, Jéhovah ou Vishnou* »).

Nuit et Brouillard, film et chanson, sont-ils des outils encore valides, précisément dans la perception globale qu'ils persistent à affirmer ? Bien sûr que oui : nous sommes nombreux à le penser, et à nous tenir fermement à cette attitude. Mais c'est à la condition désormais de ne pas méconnaître - car elles font face immédiatement - les lourdes questions sous-jacentes, d'ordre historique et philosophique, et les passions qui les environnent. Nos outils ne sont pas hors du temps.

Nuit et Brouillard, la chanson, avait soulevé d'emblée une autre controverse, plus feutrée, et celle-là est tout à fait apaisée : le pouvoir politique, en France en 1963, avait donné la consigne d'éviter sa diffusion sur les grands médias audiovisuels - sans aller jusqu'à l'interdire - au motif que l'heure était à la réconciliation franco-allemande : « *Les Allemands guettaient du haut des miradors...* ». De fait, nous cernons mieux aujourd'hui, sous l'uniforme, les identités... Nous parlerions aujourd'hui de « nazis ».

À Jean Ferrat, nous devons une pièce efficiente de notre patrimoine mémoriel.

DANIEL SIMON
MUSICOLOGUE, PRÉSIDENT DE L'AMICALE
DE MAUTHAUSEN

Ferrat ne distingue pas : le film de Resnais est parfois mis en cause actuellement pour le même motif. Mais un tel procès rétroactif serait doublement inique : parce que nul, à l'époque, ne soulignait la singularité ; et parce que les œuvres d'artistes ne sont pas sous la juridiction de la science historique, à fortiori si l'historien commence par les décontextualiser !

Observons toutefois que les victimes juives de la déportation de persécution ne sont pas concernées par la catégorie *Nacht und Nebel*, sous laquelle les nazis déportèrent les résistants considérés par eux comme les plus dangereux, voués à disparaître « *dans la nuit et le brouillard* ». Le titre étend à tous les *Häftlinge* l'honneur des NN, et puisqu'aussi leur sort à tous est scellé. Ce geste est éloquent ; il ne résorbe pas l'ambiguïté. La réponse écrite de Ferrat est cinglante : « *C'est la première fois depuis 42 ans [...] qu'on me reproche, en définitive, de n'avoir pas parlé uniquement de*